

P. BERGÉ : Mes chers amis, bonsoir. Merci d'être là, merci d'être fidèles. Je suis très heureux de vous accueillir pour la quatrième fois de cette manière-là. Nous avons reçu en effet, pour parler de François Mitterrand et de son action, trois grands témoins déjà : Robert Badinter, Pierre Mauroy et Jacques Delors. Et ce soir, nous avons le très grand plaisir de recevoir Jean-Pierre Chevènement. Témoin il le fut, et ô combien. Il le fut puisqu'on sait le rôle essentiel qu'il a joué à Épinay. On sait très bien que s'il n'avait pas été là, François Mitterrand n'aurait pas, comme on dit, « gagné » Épinay, et s'il n'avait pas « gagné » Épinay, il n'aurait peut-être pas été président de la République, et s'il n'avait pas été président de la République, cette réunion n'aurait pas eu lieu. Je ne

vais pas dresser le portrait de Jean-Pierre Chevènement, Laure Adler le fera beaucoup mieux que moi. On pourrait dire toutefois que nous n'avons pas observé son parcours sans parfois quelque interrogation mais, il faut le dire, avec toujours beaucoup d'intérêt. Je voudrais remercier mon amie Laure Adler d'avoir accepté d'animer cette réunion et je voudrais remercier aussi, parce que nous sommes ici chez lui, le recteur de l'Académie de Paris, Monsieur Maurice Quénet. Mais je laisse la parole à Laure Adler.

L. ADLER : Merci Pierre, et merci à vous d'être aussi nombreux ce soir pour écouter Jean-Pierre Chevènement. Je crois qu'on ne le présente pas, c'est un esprit indépendant, rebelle, qui aime les ruptures. Il aime les ruptures avec les autres parce qu'il préfère être loyal avec lui-même. Quelquefois, Jean-Pierre Chevènement, cela vous a valu des inimitiés, voire des jalousies, et des ruptures politiques très importantes, ceci tout au long de votre histoire personnelle, qui est une histoire que vous racontez dans votre livre *Défis républicains*¹, qui est tissé à la fois de rencontres, d'échanges, de mises en perspective et en

même temps de problématiques que vous ne cessez de remettre en question. À cet égard, vous êtes un homme qui vous remettez en question en permanence et ce côté-là est très important, je crois, à l'intérieur de votre personnalité pour éclairer votre itinéraire, il est très important aussi pour comprendre la construction de ce que fut le Parti socialiste, cet enfantement douloureux que vous racontez admirablement bien dans votre livre. Dans un entretien préalable que j'ai eu la chance d'avoir avec vous en présence de Stéphane Chomant, qui a coordonné l'organisation de cette soirée, vous avez raconté comment vous avez « fait » François Mitterrand et je voudrais que vous commenciez, si vous en êtes d'accord, par un portrait plus intime de François Mitterrand. Un chapitre de votre livre s'intitule « François Mitterrand, il était... » et je crois que tout tient dans ces points de suspension, parce que vous nous livrez un portrait de François Mitterrand intime, charmeur, séducteur, roublard même, qui savait mettre tout un chacun dans sa poche, qui savait séduire, mais qui en même temps était un homme qui aimait les personnalités qu'il avait en

face de lui. Et vous dites qu'il pratiquait un sport que vous aimez particulièrement et qui vous a relié à lui, c'est la fidélité, la confiance et la délégation de responsabilités. Alors, Jean-Pierre Chevènement, comment s'est opérée cette première rencontre avec François Mitterrand ?

J.-P. CHEVÈNEMENT : Je dois d'abord vous dire que je n'ai pas « fait » François Mitterrand. François Mitterrand existait déjà puissamment. Je ne l'ai d'ailleurs rencontré que sur le tard, en 1965. Je servais de « nègre » dans sa campagne présidentielle, il n'y en avait pas beaucoup, nous étions cinq ou six et quand je dis cinq ou six, j'exagère, nous étions peut-être trois ou quatre à tenir la plume, c'est-à-dire à faire des interviews, je me souviens, par exemple, pour *La Terre*, un périodique communiste. Donc, il fallait faire des interviews, préparer des éléments de notes. Nous sortions de l'ENA, deux de mes camarades et moi, et ça s'est fait par le canal d'un de mes anciens maîtres de conférence, Pierre Soudet, qui était un homme vraiment adorable, ancien Normalien, fin lettré, véritablement charmant, et pour

lequel on ne pouvait avoir que beaucoup d'affection, et lui-même avait beaucoup d'affection pour François Mitterrand. Il a servi de pont entre nous. Ce n'est pas chez lui d'abord, c'est chez Bordier, Paul Bordier si je me souviens bien, que j'ai rencontré François Mitterrand. Il a serré la main de gens qui lui avaient rendu service (et même de ceux qui ne lui avaient pas rendu service) et que Bordier avait réunis là. Nous étions une quinzaine de jeunes gens et certains étaient plus intéressés par les circonscriptions des législatives à venir que par le soutien au candidat de l'Union de la gauche. Je dois dire que notre position était très particulière parce que nous avions adhéré au Parti socialiste, qui s'appelait à l'époque la SFIO, par une sorte de volontarisme anticipateur, car pour avoir fait la Guerre d'Algérie dans les djebels, Guy Mollet était pour moi le symbole de ce que je rejetais le plus profondément. Mais, revenu en France en 1963, et voyant le paysage, sentant qu'il fallait renouveler les choses, avec cet énorme Parti communiste qui bouchait l'horizon, il fallait travailler dans « la vieille maison », qui était ce à partir de quoi on pouvait reconstruire. En plus, je dois dire que, socio-

logiquement, ça ne m'était pas totalement étranger, mes parents étant des instituteurs, plutôt socialistes, pas très politisés, mais enfin plutôt socialistes. Je pense que pour Gomez et pour Motchane, par contre, ça n'allait pas du tout de soi. C'est là que j'ai rencontré aussi Georges Sarre. Alors, François Mitterrand... François Mitterrand, je le rencontre ensuite chez lui – c'est Soudet qui sert de truchement. Il nous invite à déjeuner. Il se prend d'affection pour nous parce qu'il voit des jeunes gens impertinents : nous venions d'écrire *L'Énarchie ou les Mandarins de la société bourgeoise*². Ça l'avait beaucoup amusé, lui qui n'aimait pas beaucoup les énarques. J'ai gardé quelque part une petite lettre où il me dit : « Voilà une première pierre bien lancée, il faut continuer à construire dessus. » La conversation était très détendue, il ne nous prenait pas trop au sérieux, nous affichions une ligne assez révolutionnaire. Nous étions assez libres d'esprit, la guerre nous avait profondément marqués, nous avons fait un service militaire de 27 mois, 27 jours. Ça vous décape, hein ! Nous avons un langage très franc et le contact avec Mitterrand était extrêmement agréable. Nous fai-

sions, pour son compte, quelques interviews pour *Le Monde* dont il reprenait une partie. Nous nous croisions quelquefois avec Jacques Delors qui, à l'époque, travaillait au Plan. C'était Marie-Claire Papegay qui nous ouvrait la porte et nous nous croisions avec Delors, qui sortait quand nous entrions, ou alors c'était l'inverse, et Mitterrand disait : « Ah, qu'est-ce qu'ils peuvent être casse-pieds ces gens du Plan ! », et ça nous faisait évidemment très plaisir. Mais en relisant les interviews du *Monde*, nous voyions que Mitterrand maniait le ciseau et faisait un collage entre ce qui venait de Delors et ce qui venait de nous. Alors nous, c'était le secteur public industriel, une sorte de technocratie moderne, futuriste, sociale, et puis Delors, c'était ce qu'on pourrait appeler le « réalisme social-chrétien », la prudence, la relation avec les syndicats, un discours un peu différent. Mais Mitterrand faisait des collages tout à fait astucieux et ça faisait très sérieux finalement quand on lisait ses articles. En 1967, on pouvait se dire « Finalement, il a des idées »... Et j'oublie de dire que 1967, c'est après 1965, et celui qui a fait Mitterrand à ce moment-là – il faut le dire – c'est quand même

Waldeck-Rochet ! C'est lui qui lui donne son feu vert pour devenir candidat unique de la Gauche. Ça, c'est tout de même quelque chose ! Donc, nous étions à la fois très indépendants de Mitterrand, parce que nous avons monté notre petite boutique qui s'appelait le CERES, avec ses *Cahiers*, qui sont très intéressants à relire aujourd'hui parce qu'ils anticipaient beaucoup sur la suite, mais c'étaient des *Cahiers* absolument confidentiels, tirés à 500 exemplaires. La Cité Malesherbes nous donnait trois fois rien. Nous avons une secrétaire, que nous payions à mi-temps, et qui est devenue députée ensuite. (Gomez, avant de la recruter, lui a demandé : « Est-ce que tu vas à la messe ? », elle a répondu : « Non », Gomez a repris : « Alors on t'embauche ! »). Et puis il y a eu Mai 68, qui a été très dur, et j'ai vécu une partie de Mai 68 rue Guynemer, aux côtés de Mitterrand. Pour lui c'était un moment extrêmement difficile. Il a été ensuite sévèrement marginalisé par la SFIO et par Guy Mollet, et nous sentions qu'on pouvait faire passer par Mitterrand beaucoup d'idées auxquelles les dirigeants de la SFIO étaient totalement imperméables. Nous avons participé à des

séminaires sur les questions internationales, à Suresnes, chez le maire de Suresnes, Robert Pontillon. Nous essayions d'expliquer aux dirigeants de la SFIO qu'il fallait qu'ils rompent avec la ligne américaine et se joignent aux manifestations contre la Guerre du Vietnam. Totalement impossible. Ils étaient totalement imperméables : « Les communistes étaient l'ennemi, il ne fallait pas déséquilibrer les Américains, il fallait être solidaire des Américains. » Avec François Mitterrand, ça s'est passé autrement. Juste après Épinay, le parti socialiste a manifesté contre la guerre du Vietnam. C'était une des premières retombées concrètes du Congrès d'Épinay. Bref, des relations amicales se sont progressivement nouées. Ou disons plus affectueuses qu'amicales, car peut-on parler d'amitié en politique ? C'est très difficile. Mais il y avait une sorte d'affection réciproque. À l'époque, avant Épinay, j'avais été suspendu pour « propos irrévérencieux » par Savary et la direction du Parti socialiste, et Mitterrand m'avait dit alors : « Au fond, j'ai bien compris ce qu'est le CERES : vous êtes comme des corps francs, des francs tireurs, vous êtes derrière les lignes.